

François, la semaine de sa mort

Plusieurs fois nous avons hésité sur le choix du mot. Simon a toujours parlé d'« enterrement », alors que, précisément, il ne s'agissait pas d'une « mise en terre ». Le mot « obsèques » que je me suis obligé à employer, n'était pas non plus très satisfaisant, car je le sentais emprunté au langage officiel, au code des employés des pompes funèbres. Et puis si proche d'« obséquieux », avec son hypocrisie et sa servilité. On a parlé aussi de « cérémonie », qui me faisait penser à une liturgie : ce que nous voulions éviter. La secrétaire des pompes funèbres (que dire d'ailleurs de ces « pompes » qui nous viennent d'un autre temps, d'un autre monde ?) a rayé le mot « incinération » que nous avions utilisé dans le brouillon du faire-part de décès destiné à la presse locale. « On incinère les ordures, pas

les humains », avait-elle asséné. Je n'avais pas voulu contredire mais dans « incinérer », moi je retrouvais le mot « cendres », tandis que le mot « cramer » que j'entendais dans « crémation » me mettait terriblement mal à l'aise.

En fait, nous étions mal à l'aise avec tout ce vocabulaire parce que nous n'avions pas compris et encore moins admis que la mise en scène des adieux concernait François dont le jeune âge, le grand corps et la pulsion de vie de ses derniers jours ne nous permettaient pas d'imaginer devoir si vite en parler au passé et le voir réduit à si peu de cendres chaudes.

François mesurait 1 mètre 90. Je le sais aujourd'hui car la dimension de son corps nous a amenés à regarder les types de cercueils qui permettaient d'accueillir 1,97 de longueur, à l'intérieur de la boîte. Je me suis même fait la réflexion que cette mesure retenue, à trois centimètres du double mètre, avait quelque chose de mystérieux, de maniaque, un peu comme le 29,7 cm qui s'est imposé aux feuilles de papier format A4. Nous avons donc dû réduire notre choix aux cercueils en 1,97, catégorie que réclamait la taille de François. Nous vivions depuis trois jours le drame que nous redoutions le plus mais nous admettions que le choix du responsable des pompes

funèbres était une initiative capitale qui, en quelque sorte, arrangeait les choses, se laissait apprivoiser facilement dans des heures où nous nagions dans l'incompréhension.

Nous avons choisi le cercueil en fonction de ses dimensions, de son prix et surtout parce que son bois était doux. L'homme qui nous vantait les articles, avec tact reconnaissons-le, nous a précisé de quelle essence il s'agissait : un nom d'arbre exotique que je n'ai malheureusement pas retenu. « On choisit celui-ci, cette douceur, c'est tout à fait François. » J'aimerais beaucoup retrouver ce nom, l'avoir en bouche : il m'aiderait sans doute à évoquer cette douceur qui fit que les copains, ses « potes » comme il disait, le surnommaient souvent *Doudou*, lui qui a passé quinze ans de sa vie à jouer au caïd, jusqu'à ce que, dans les derniers jours, le rôle l'écœure.

Notre langue, comme probablement toute langue, a une faculté d'adaptation remarquable. A peine le médecin urgentiste nous avait-il annoncé que François était mort (en s'avancant à petits pas depuis le bas de l'escalier jusqu'aux fauteuils du salon où nous attendions dans l'angoisse ; en cherchant les regards pour que le sien dise déjà la nouvelle en avant-garde des mots ; en prenant enfin la parole avec un

« Désolée... » qui anéantissait sur le champ tout espoir ; en utilisant un ton doux qui serait d'ailleurs abandonné aussitôt la mise en scène de l'annonce devenue superflue) qu'Anita prit la parole et je me suis parfaitement rendu compte que le premier verbe de la première phrase prononcée par elle était à l'imparfait. La concordance des temps s'était faite instantanément : à partir du « désolée » du médecin, on n'a plus parlé de François qu'à l'imparfait. Et cette obéissance spontanée à la grammaire se vérifiera évidemment jusqu'à la mort du souvenir même de sa vie. « Il était si calme hier soir, je croyais qu'il dormait, il m'avait dit qu'il avait du sommeil en retard, il était, il était, il était... »

Un mot dit par Cathie suffit à modifier le ton patelin du médecin du SAMU. « Mon mari est cardiaque... » Cardiaque ! Et aussitôt, comme venant d'un prof autoritaire devant ses collégiens, ordre me fut donné de ne surtout pas gagner l'étage où se trouvait le corps de François, et même de m'asseoir immédiatement pour la bonne raison qu'elle avait « assez de boulot comme ça ! ». Et moi, en élève docile, je me suis assis à la table de salle alors que je ne me sentais pas du tout fatigué, que, côté cœur, ma foi, ça allait bien et qu'elle était très forte

mon envie de découvrir le corps de mon fils. Oui, sagement j'ai obéi à qui m'interdisait de bouger.

Ce médecin urgentiste nous fut antipathique dès la première seconde. Alors que Cathie lui avait indiqué du bras la direction de la chambre, elle s'était dirigée vers le jardin (un lit dans le jardin ?) et avait râlé ferme parce que le geste n'aurait pas été suffisamment précis. Était-ce du fait qu'elle fut celle qui nous annonça la mort, qui trouva l'attitude efficace pour nous dire ce que nous n'aurions pas voulu entendre, était-ce tout simplement parce qu'elle continua de se montrer désagréable ? En tout cas, au fur et à mesure des minutes, cette dame nous fut de plus en plus antipathique. D'elle aussi dépendit la signature du permis d'inhumer, qu'elle refusa, entraînant une opposition à la crémation et nous faisant donc vivre un scénario contrariant. Décidément, rien pour nous la rendre avenante.

Récemment, j'ai fait un mauvais rêve. Il y a un mois, j'ai eu divers contrôles en rapport avec ma pathologie cardiaque et le professeur que je vois chaque année m'a dit que tout allait bien. Or, dans mon rêve, une dame de l'hôpital, en blouse blanche de soignante, s'est mise à exiger que je repasse une échographie et que je

sois à nouveau examiné, cette fois par elle. Et de me dire au terme de la consultation que tout était à refaire, que l'aorte était morte, que la valve se décave et que le sang s'en ressent. Le lendemain de mon rêve, je me suis senti mal à l'aise et j'ai beaucoup interrogé le visage de cette femme : il était mémorisé quelque part dans mon cerveau et la photo était assez nette. Plus j'ai avancé dans la journée, plus ce visage a pris de la netteté, a gagné en pixels, jusqu'à ce que la mise au point révèle, toute hésitation dissipée, qu'il s'agissait de l'urgentiste venue constater la mort de François. Dans mon rêve, elle continuait de jouer le rôle de celle qui contrarie les plans, remet en cause un déroulement naturel.



Nous étions le 1^{er} janvier 2016. A minuit et demi, j'avais envoyé un texto avec seulement ces deux mots : « Bonne année », à toute une série de gens, sans aucune personnalisation. C'était la première fois de ma vie que je cédaï à cette tendance propre aux premières minutes du nouvel an. François a fait partie de la liste des destinataires, son frère et sa sœur aussi je

crois. J'étais presque sûr qu'il ne me répondrait pas, si bien que je ne me suis pas senti obligé d'être un peu plus bavard et tendre, ce qu'ensuite je me suis évidemment reproché. Cathie et moi n'aimions pas, depuis longtemps, ce moment où on se souhaite « la bonne année », une flûte de champagne à la main : les mots sortaient de notre bouche alors que nous savions avoir vécu 365 jours angoissés et qu'on s'apprêtait à en vivre autant, au mieux dans les mêmes conditions. Alors je me suis dit que le « Bonne année » suffisait, pas la peine d'en ajouter une louche, ou de suggérer d'adopter un certain nombre de résolutions, non pas la peine, ce serait de toute façon déçu.

François a dû recevoir ce texto. On apprendrait le jour-même de ses obsèques qu'il avait envoyé une chanson à son copain John, quelque chose – nous dirait John – qui parlait de la vie, de la mort. Y avait-il une intention dans son choix ou la connaissance que, depuis, nous avons des événements nous influence-t-elle pour prendre en compte cette hypothèse ? La vie, la mort, après tout, sont les thèmes de la moitié des chansons et des poèmes. Probablement François a-t-il reçu mon texto lapidaire et, comme souvent, il n'y a pas répondu. Ce qui ne m'a donc pas alerté.

Au moment où j'envoyais mes vœux en confiant à la technologie le soin de contacter quelques dizaines de personnes en un clic (je maîtrisais la technique depuis peu de temps !), je me trouvais chez Anita et Gérard, les précieux amis qui savaient, même la nuit de la Saint-Sylvestre où le mot d'ordre est à la fête, à quel point je pouvais me sentir seul et inquiet. Cathie ne m'avait pas accompagné : elle avait choisi de rester à la maison avec François car l'assemblée de sexagénaires que nous étions pour chaque fête ne pouvait pas véritablement l'attirer. Il venait, le 29 décembre, de se faire renvoyer de ce centre de postcure où il avait lutté trois mois contre ses addictions, avait en huit jours parcouru plus de trois mille kilomètres en train, sur huit jours avait passé plusieurs nuits blanches dont deux avaient commencé par des crises de larmes. Il était loin de pouvoir trouver du plaisir à sabler le champagne avec des gens au terme de leur vie professionnelle (voire au-delà du terme), des gens aux tout petits soucis de retraités ou de futurs retraités, alors que lui, il se battait, se battait, devait déplacer des montagnes, n'avait plus que cette solution pour survivre et venait pour la énième fois de subir un échec terrible.

Quand on s'est levé de table, le 1^{er} janvier vers 3 heures, je n'ai pas pris la voiture pour rentrer à la maison. Je suis resté chez Anita et Gérard et j'y ai dormi quelques heures. J'ai lu plusieurs pages de mon roman en cours, *Rome* de Zola, un énorme pavé dont j'ai dû me dire, j'en suis à peu près certain, qu'il était un des exemples bien concrets de ce qui me séparait de François : lui, ne pouvait plus lire. Si, à la rigueur, des articles dans une revue (il aimait *Ça m'intéresse*, *Géo*, *Sciences et avenir*, d'autres encore), mais plus de romans. Trop long. La lecture d'un roman devait devenir pour lui un projet, un pari sur l'avenir qu'il n'était plus en mesure d'honorer. En juin, je lui avais acheté *Monsieur Mozart se réveille* d'Eva Baronsky, une histoire assez loufoque où Mozart rouvre les yeux dans le XXI^e siècle, découvre le métro viennois, les automobiles et le jazz. Lui-même avait été attiré par le titre et le résumé que j'en avais fait. On y parlait de Mozart et en même temps, il y avait ce côté *Retour vers le futur*, le film de Robert Zemeckis qu'il avait tant aimé pendant son enfance. Deux jours avant sa mort, François s'était inquiété de savoir si nous avions à la maison le DVD d'*Amadeus*, le film de Milos Forman, car il avait une très grande envie de le

revoir. Pas de chance, nous ne l'avions pas. Je fus bouleversé de ne pas pouvoir répondre à ce premier désir exprimé depuis son renvoi du centre de postcure. Revoir *Amadeus* ! Tout de suite un désir contrarié ! Dans le moindre détail, les choses ne marchent pas !

Deux jours avant sa mort, François me demanda aussi, alors que depuis Amiens nous revenions vers Pressoir sur l'autoroute, comment était vraiment mort Mozart, comment était mort Beethoven, etc. Du coup, je lui ai même raconté la fin de Maurice Ravel, en empruntant au roman de Jean Echenoz. Apprendre de quelle manière ces célébrités étaient décédées l'avait captivé. Ravel, son boléro, il connaissait, mais il découvrait l'histoire de sa trépanation et il fut sincèrement touché par l'échec de l'opération.

Aujourd'hui seulement, je me rends compte que François est mort à l'âge de Mozart. En 2013, au téléphone je lui avais souhaité un bon anniversaire : c'était le jour de ses 33 ans. « L'âge du Christ », avait-il répondu ! « Je vais essayer de faire mieux ». Eh bien, ça n'a pas été l'âge du Christ mais celui de Mozart.

Bref, François n'a pas lu *Monsieur Mozart se réveille* tandis que moi, le 1er janvier

2016, j'ai lu 3 des 900 pages de *Rome* de Zola. En m'inquiétant un peu, mais vaguement, pas plus que bien des fois, de la manière dont allait se dérouler la journée à Pressoir.



Vers 11 heures, au matin du jour de l'An, Anita proposa que Cathie et François nous rejoignent pour déjeuner. On était quinze la veille, on ne serait plus que cinq le midi. Et François était très familier avec ceux qui nous invitaient : le 24 décembre, lorsqu'il remontait de Valence (le centre de postcure était situé à trente kilomètres de Valence), il avait téléphoné à Anita pour lui demander si elle serait libre le samedi 26 : il avait eu envie de la voir. J'ai donc trouvé que c'était une bonne idée et, au fond de moi, j'ai senti un petit soulagement : le premier repas de l'année allait se dérouler avec deux amis, ce qui amoindrirait à coup sûr d'éventuelles tensions.

Coups de téléphone à Cathie pour l'informer de l'invitation. Je n'appelle pas François sur son portable de peur de le réveiller et de l'avoir de mauvaise humeur au bout du fil. Je sais aujourd'hui que François n'aurait de

toute façon pas répondu : il était déjà mort. Depuis une ou deux heures, probablement. Son corps était déjà en train de perdre sa chaleur.

J'ai eu envie, depuis, de rechercher tous les gestes faits, les phrases dites dans ce court moment de ma vie où j'étais déjà en train de connaître des minutes supplémentaires à la vie de François, en toute inconscience, lui n'existant plus, moi profitant de mon bol de café ; lui dans le néant et moi comparant la température de ce jour de l'An à celle de l'année précédente, où les pare-brise des voitures étaient fortement recouverts de givre ; lui absent du monde et moi écoutant les premières infos sur *i-télé*. Et combien de jours, de mois, se sont maintenant additionnés sans que nous n'ayons pu croiser son regard, identifier sa voix, entendre son pas dans l'escalier, sa manière d'enclencher la serrure des portes, sa manière d'ouvrir la porte du frigo... les multiples petites traces de sa vie quotidienne.

Après plusieurs essais infructueux, j'ai obtenu Cathie au téléphone. Elle était partie chez sa cousine et n'avait pas pris son portable. L'idée de venir avec François manger chez Anita et Gérard lui plut tout de suite. « Oui,

parfait, à tout à l'heure, je vais réveiller François. »

Cinq minutes plus tard, Cathie rappelait : « François ne va pas bien du tout, il faut appeler le SAMU, vite ! Il ne réagit plus, sa tête est rejetée en arrière et il y a une sorte de mousse qui coule de ses lèvres... »

J'ai appelé le 15, ai parlé tout de suite d'une éventuelle overdose, ai donné des précisions pour qu'on puisse trouver la maison facilement. Tout cela s'est passé très vite.

Retour immédiat au village. Gérard et Anita décident de me suivre dans leur voiture. En passant devant l'hôpital, je vois une camionnette blanche qui brûle un feu rouge : ce sont les urgences qui filent vers Pressoir. Je les ai suivies. Je me souviens m'être dit qu'ils avaient raison de brûler un feu pour François, que François valait bien une infraction exceptionnelle, que grâce au feu brûlé, on allait le sauver. Sur la RN29, pendant quatre kilomètres, l'ambulance roulait à 140. Moi, j'étais derrière. Je suis même arrivé avant eux car j'ai pris ensuite un itinéraire plus court que des gens étrangers au secteur ne pouvaient pas connaître. Je suis arrivé avant les secours. Sur le trottoir devant la maison, Cathie s'était avancée. Elle s'appuyait au mur : « Je crois

qu'il est mort... ». Elle avait pour dire ces mots tout simples, immédiats, son visage de petit oiseau, oui son visage d'oiseau blessé et fatigué de trop de vent, trop de tempête, trop d'éléments hostiles.

Je suis entré devant elle et m'apprêtais à gagner l'étage quand l'ambulance est arrivée et, avec elle, le médecin antipathique, celle qui allait bientôt m'ordonner de m'asseoir parce qu'elle avait déjà « assez de boulot comme ça ! ». Je suis donc resté au rez-de-chaussée, avec cette interdiction de monter pour voir François. Des pompiers étaient déjà sur place et avaient pratiqué un massage cardiaque, en présence de Cathie. Elle allait raconter comment ils s'y étaient pris, s'emparant des bras, des jambes de François pour le déposer rapidement sur le sol et choquer très brutalement sa poitrine. Cathie, dans le temps qu'elle était restée seule avec le corps, avait essayé elle-même de faire ce massage, sur les conseils qui lui était prodigués au téléphone par un médecin de la plate-forme d'accueil des urgences, mais elle devait nous dire plus tard que par rapport à la violence des gestes des pompiers, ce qu'elle avait fait ne pouvait être que d'une totale inefficacité. Pourtant elle avait agi, avec toute sa maladresse, dans l'espoir, sans aucun doute,

que miraculeusement François rouvre les yeux, retrouve conscience, retrouve une respiration.

Cathie, Gérard et Anita se sont également assis dans le salon. Cathie avait du mal à trouver son souffle pour commencer le récit de ce qu'elle venait de vivre. Pour parler de François qui était monté la veille à sa chambre après un repas simple, calme, durant lequel il s'était exprimé, avait pu dire l'injustice qu'il ressentait dans la manière dont il avait été renvoyé du centre. De François qui n'avait pas voulu veiller longtemps parce qu'il avait beaucoup d'heures de sommeil en retard. Qui, vers 22 heures devait déjà se trouver dans son lit. Qui a dû, nous le savons depuis, bavarder un peu avec Facebook, envoyer par exemple une chanson (« qui parle de la vie et de la mort ») à son copain John, puis s'endormir, s'enfoncer dans le sommeil, qui deviendrait coma, qui deviendrait néant. Cela, Cathie ne le savait pas encore quand elle cherchait son souffle, ses mots pour dire l'événement, ce qu'elle avait déjà nommé quand j'étais arrivé mais auquel elle tentait de ne pas croire.

Et ce fut alors que le médecin du SAMU a descendu l'escalier de bois, a fait craquer l'avant-dernière marche, comme tout le monde le faisait depuis la construction de cet escalier.

De là-haut, aucun bruit n'était vraiment venu : quelques pas, un échange de paroles, basses, non-identifiables. Et ce fut alors que le médecin s'approcha de nous à petits pas de Chinoise et prononça son « Désolée », que nous attendions, auquel nous avions compris ne plus pouvoir échapper.



Aujourd'hui, je ne cesse d'imaginer ce qu'a dû être la solitude de Cathie lorsqu'elle a découvert le corps de François, vers midi, alors qu'elle se faisait une joie de le réveiller pour aller manger chez Anita et Gérard. Sa solitude lorsque, avant l'arrivée des pompiers, elle a tenté de faire le massage cardiaque sur son fils de trente-cinq ans, avec le téléphone qui lui disait comment procéder, dont elle avait activé la fonction haut-parleur, et qui, comble d'acharnement, était tombé en panne, faute de batterie suffisamment rechargée, la laissant dans le silence de la chambre, seule avec le corps pour qui il était urgent d'agir, mais dont chaque seconde de possible survie s'égrenait vainement, en gestes inefficaces.

Parmi les accompagnants du médecin, il y eut une jeune femme qui rompit avec le rythme professionnel. A peine descendue de la chambre derrière le médecin, sans hésitation elle se dirigea vers Cathie déjà entourée de nous tous. Elle la prit dans ses bras et partagea un instant d'émotion. Cette femme avait été une élève en classe de troisième au collège. L'élève consola le prof, l'ancien prof, qui s'entendit dire à quel point il avait été aimé, à quel point il était dans le souvenir de tous. Cathie mit un moment à la reconnaître, puis vint le prénom, puis le nom, puis une première anecdote, que la jeune femme redécouvrit avec une grande surprise. Elle avait l'âge de François, lui, là-haut, dans son lit, froid déjà.



Le personnel du SAMU, les pompiers allaient partir quand le médecin déclara, retrouvant à l'occasion un accent autoritaire, qu'elle ne signerait pas le permis d'inhumer. Mourir à 35 ans n'était pas normal et il fallait qu'on en sache davantage. Nous étions tous d'accord avec ce point de vue. Nous avions notre idée, bien sûr : tant d'autres médecins,

psychiatres, psychologues, parents de drogués, nous avaient dit depuis plus de dix ans qu'il fallait qu'on se prépare à l'annonce de la mort subite de François ; nous avaient dit que s'il était encore en vie, c'était grâce à nous, mais que le malheur pouvait se produire à tout moment. François lui-même nous l'avait confirmé, en faisant allusion à des séances où il avait frôlé l'overdose fatale. Pour nous, les causes de la mort n'étaient pas mystérieuses mais nous ne refusions pas de savoir si elle était arrivée par usure du corps, du cœur, des vaisseaux, d'un organe seul ou de l'ensemble de la machine ; ou si elle était ponctuellement (sauf qu'en cas de mort, le « ponctuel » n'a pas de suite) l'effet d'un cocktail de produits ingérés de manière irraisonnée, anarchique. Et donc quels produits, quelle addition, et dans cette addition lequel est venu en trop et pas au bon moment ?

Cela, nous ne refusions pas de le savoir, mais nous ignorions les conséquences d'une telle décision : il fallait alors une enquête de police, une perquisition, une analyse du corps, et des scellés sur la porte de la chambre pendant plus de 48 heures. Lorsque le tourbillon des allers et venues dans la pièce principale de notre maison fut terminé, nous

nous sommes retrouvés devant une porte close, fermée par un document scotché sur le chambranle et la porte elle-même, où était écrit, un peu maladroitement car écrit à la verticale avec un stylo à bille qui avait eu du mal à lâcher son encre : « Découverte de cadavre ». Sic. François, à l'étage, dans sa chambre, envoyant un message à John vers minuit et demi, recevant des vœux de « bonne année » en quantité (le mien a été expédié aussi à minuit et demi), n'était plus, quelques heures plus tard, qu'un cadavre qu'on venait de découvrir. On ne supporta pas très longtemps la vue de cette formule et on scotcha une feuille blanche qui recouvrit entièrement celle mise en place par un gendarme.

Nous allions découvrir également que le permis d'inhumer étant refusé et le soupçon d'empoisonnement étant présent, la crémation devait ne plus être accordée. Des analyses, contre-analyses, compléments d'analyses, pouvaient être demandés longtemps encore après la mort et il fallait donc conserver un corps en cas de nécessité d'exhumation. François n'était pas enterré et on l'imaginait déjà ressorti de terre.

Après pompiers et urgentistes, ce fut donc le tour des gendarmes. Dix minutes de

pause qui permirent de fermer la porte sur la rue et la fraîcheur naturelle à un 1er janvier. Un peu de silence aussi. Et pas la nécessité de répondre à des questions investigatrices. Moment intime vite violé par l'arrivée des gendarmes. Une première équipe dont le chef voulut interroger Cathie à la gendarmerie même. Elle s'y rendit accompagnée par Anita. L'interrogatoire devait durer plus de deux heures : il s'agissait en réalité de s'assurer qu'on n'était pas en présence d'un homicide volontaire. Par un hasard désagréable, quelques jours plus tôt, un fait divers avait occupé la police et la presse locale : une mort par infarctus s'était révélée être un assassinat. Pourquoi pas le même scénario ? Cathie, aidée par Anita, se plia à la démarche imposée.

François, lui, avait l'habitude des gendarmes et des procédures. Il avait connu au moins deux gardes à vue et avait déjà été sorti de son appartement les menottes aux poignets. La police était passée chez lui un nombre incalculable de fois à cause de plaintes pour tapage nocturne mais, pour les quelques fois où nous l'avons su, les scènes avaient été décrites comme assez amusantes, assez bon enfant : c'était la voisine du dessus qui était responsable de tout et François était tellement sympathique